

Les butzines

Selon le dictionnaire du patois vaudois de 2006, p. 40 : Boutsena, mela : pomme sauvage. Boutsenâi : pommier sauvage.

Nous, on les appelait tout simplement des butzines.

Elles poussaient sur des arbres centenaires et rabougris situés dans la région de Bonport. Elles nous avaient donné autrefois l'occasion d'écrire le petit texte que voici :

Notre retour à Bonport, maintenant que souvent nous ne sommes plus que les deux, mon cousin et moi, nous rappelle des autrefois peu lointains où nous y venions en équipe. Les frères, les cousins et bien entendu Six-Sous. Nous avons construit un foyer contre la paroi intérieure de la grotte dont la pierre s'était noircie. Nous y avons cuit des pommes sauvages. Mon père lui, les appelait des butzines. Que nous cueillions sur les branches nues de pommiers sauvages vues comme de minuscules boules de Noël, jaunes, dures comme des noix. Ou que nous trouvions dans les grandes herbes, sous des arbres rachitiques plus vieux que le monde, sans croissance aucune depuis des siècles, squelettiques, sans formes précises et dont personne ne se soucie. Et que nul être vivant non plus ne voit, si ce n'est nous pour en découvrir et cueillir ces fruits minuscules.



La grotte de Bonport telle qu'on peut en voir l'entrée depuis le chemin aujourd'hui. A proximité des amateurs s'essayent à l'alpinisme.

Toutes ne tomberaient pas dans l'herbe. Elles pourriraient sur l'arbre lui-même, s'y dessécheraient peu à peu, prenant bientôt la même couleur que ces branches noueuses qui me faisaient penser à de petits vieux arrivés à l'extrême bout, non seulement de leur carrière, mais aussi de leur vie, et qu'un souffle, si léger soit-il, emporterait sans qu'ils ne s'en rendent compte. Mais les arbres peuvent vivre longtemps de cette manière, au ralenti, presque hors du temps, et

apparus ici, en cet endroit cru écarté, hors de l'atteinte des hommes, ces mêmes jugés toujours prêts avec leurs haches et leurs scies à vouloir enlever ce qui n'est pas de rapport, n'a pas d'avenir ni n'en aura jamais.

Elles étaient comme de grosses agates, les butzines. Nous nous en bourrions les poches, nos vestes ballotaient La réserve alors était suffisante. Nous nous en gaverions quand elles seraient cuites, à point, là-bas, juste au-dessus, dans la grotte, sur le foyer que nous entretenions avec le bois mort recueilli dans les parages, sous ces mêmes arbres dont les plus vieilles branches finalement tombaient. Mais plus d'une pomme aussi servirait de pierre, lancée depuis la grande fenêtre de la grotte en direction du lac ou sur le chemin. Non, celles-ci si âcres, si acides, si dures, personne n'allait nous les voler. Et nul ne se presserait sous les arbres pour les dépouiller de ces fruits durs et ingrats qu'ils donnaient encore. Ils avaient poussé non loin des ruines, dès avant l'incendie de l'ancienne ferme de Bonport Et dès lors ils n'avaient plus connu de compagnie que les générations successives des enfants du village qui venaient hanter ce coin. Ceux de l'Épine aussi, pas loin, que l'on trouve en montant le chemin en pente raide qui de là y conduit en une belle promenade de dix minutes à peine. Que jamais je ne fais sans penser à eux, les anciens habitants de ces maisons foraines d'où je suis originaire. Parmi lesquels fut mon père et mon oncle Jean. Et peut-être aussi Théophile, un grand garçon qui y vint en vacances. Il se tient entre les deux frères sur une photo de l'ancien temps, toute jaunie. Un garçon, un prénom, et l'immensité humaine où il s'est perdu, disparu à jamais.



L'immense paroi de rocher de l'entonnioir de Bonport ou du Grand Creux qui nous a tant fait cauchemarder !

Il était quatre heures. On le devinait, car nous n'avions pas de montre. C'était la position du soleil au-dessus du village alors que les vaches étaient en champ et que l'on entendait leurs cloches du côté de l'Epine, qui nous la donnait. On apprenait à lire dans le grand livre de la nature.

Sur le foyer nos pommes brunissaient, se recroquevillaient aux bouts des branches sur lesquelles nous les avions piquées. La peau enlevée, la chair restait blanche mais acide. Bonne quand même, les butzines. Parce que c'était nous qui les avions cueillies et que de notre production nous aurions mangé n'importe quoi. Insensé d'imaginer la même chose sur la table de la maison. La révolte !

Pour un nouveau retour en ces lieux privilégiés, habitat humain abandonné depuis un siècle et demi, petit monde à l'abri du vent et de la bise, donc protégé, microclimat authentique qui en fait l'un des lieux les plus printaniers de la région. Avec en plus pour l'entonnoir situé à deux pas, le fait de posséder le plus bas niveau de la Vallée, placé pour son fond à une quinzaine de mètres au-dessous du petit chemin que chacun désormais emprunte une fois au moins par année, pour les natifs, une fois par semaine si ce n'est plus.

On était alors en présence d'une troisième génération, c'est-à-dire quelque 65 ans après les événements décrits plus haut. Comme le temps passe ! On savait avec une pertinence douloureuse, que c'en serait un jour bientôt fini de ces passages répétés, de ces regards jetés sur les parois verticales de l'entonnoir, sur son fond où les arbres ont cru de manière impressionnante, et poussent haut à la recherche de toute parcelle de lumière. Le coin a vraiment changé depuis lors. Et la grotte, là, à quelque distance, dont on apercevait sans peine autrefois les cavités diverses depuis le chemin, est presque invisible, désormais cachée par des arbres qui poussent en vrac sur ce coteau pourtant raide et caillouteux.

Nous étions venus exprès cueillir ces petits fruits. Déjà à quelque cent mètres du Grand Creux, sous un gros arbre lui aussi sans forme vraiment définie, de petites poires que le même dictionnaire patois appelle père-goliâ ou treinguelion, un terme que nous n'avions jamais utilisé, en fait les confondant même volontiers avec les butzines que nous pouvions récolter plus loin.

Ce plus loin, c'est au-delà du Grand-Creux, à deux cents mètres environ. Un arbre comme dit plus haut aussi vieux que le monde. Il se situe droit au-dessus de l'Entonnoir appelé Creux aux Italiens qui reste en hauteur et sans grande profondeur. Si bien que s'il y a des fruits immédiatement sous l'arbre, on en trouve aussi au fond de cette modeste dépression. Notre récolte portait sur l'entier de cette maigre production, puisque personne passant par là ne s'aviserait de nous contester ces fruits que même les animaux dédaignent !

En remplir des fonds de sacs de toile, en être déjà heureux en pensant à la petite gelée odorante qu'on en tirerait après que l'on ait trié et coupé ces petits fruits dont la moitié au moins serait jetée. Mais enfin, le peu que l'on pourrait garder serait déjà un miracle. Une gelée un peu orange que nous ne distribuerions qu'à Noël, car cette fête bénie entre toutes, la seule qui par ailleurs ait pour nous une

signification, en cette moitié d'octobre se profilait déjà. Pour preuve ces catalogues qui s'en étaient déjà approchés plus que nous pour nous livrer par l'image les merveilles que nous devrions infailliblement acheter.

Tout cela vu par quelques clichés nous rappelant que l'automne, malgré que le jour diminue, reste vraiment une belle saison.



Un paysage idyllique quand le lac et la Dent peuvent être aperçus par une fenêtre entre les arbres.



La troisième génération retrouve à son tour l'endroit !



Le tour complet du lac nous conforte dans le sens d'un coin jugé exceptionnel. On vient de découvrir par ailleurs dans Pro Natura Magazine no 5 d'octobre 2023, que le lac Brenet est le premier de liste des lacs suisses de quelque grandeur quant à l'importance de ses berges naturelles, avec près de 95%. A titre de comparaison le lac Léman est antépénultième, avec à peine plus du quart de ses rives encore en zone naturelle. Sur l'autre rive, Bonport, avec à gauche les Crêt de l'Epine, tous lieux de nos enfances.



Une petite partie de la récolte, à l'arrière les butzines, petites pommes, à l'avant les père-goliâ, soit petites poires.



Beaucoup de travail pour un peu de jus !



Mais d'un jus qui deviendra, on l'espère, un véritable nectar transformé en gelée.



Pour de futurs cadeaux de Noël. Surtout à ne pas distribuer avant !



Là-bas sous le vieux poirier, un banc. Asseyez-vous, prenez votre temps, car ici, c'est une certitude, plus rien ne presse.